

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges CORNUT

Le bouddhisme au Tibet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 1-6

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# LE BOUDDHISME AU TIBET \*

## I. Grandeur et misère du Bouddhisme

En 529 avant notre ère, lorsque, après avoir renoncé à ses vieux parents et à sa famille, le moine hindou Çakia-Mouni fut parvenu à l'illumination suprême qui le constituait Bouddha, c'est-à-dire sage par excellence, la légende nous dit que les dieux de l'Inde vénérable vinrent le supplier de répandre sur le monde la vérité. Il retourna aussitôt vers les disciples qui l'avaient naguère abandonné et leur dit : « Il y a deux extrêmes, ô moines, dont il faut rester éloigné : une vie de plaisir, cela est bas, ignoble, contraire à l'esprit, indigne et vain ; une vie de macérations : cela est triste, indigne et vain. De ces deux extrêmes, ô moines, le Parfait s'est gardé éloigné, et il a découvert le chemin qui passe au milieu, qui mène

\* Nous commençons aujourd'hui la publication de la conférence qu'a prononcée à Genève, le 20 octobre 1940, à l'occasion de la XI<sup>e</sup> Journée missionnaire, M. le chanoine Georges Cornut. L'assemblée fut tenue au Victoria-Hall. Elle était présidée par LL. EE. NN. SS. Besson, Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg, et Burquier, Evêque de Bethléem et Abbé de St-Maurice, qui y prirent la parole. Plus de 2000 auditeurs écoutèrent avec une parfaite attention l'exposé de M. le chanoine Cornut qu'avait précédé, à la tribune, M. l'abbé François Poncet, directeur du Centre missionnaire de Genève, et Mgr Aurèle Gianora, Révérendissime Préfet apostolique du Sikkim.

au repos, à la science, à l'illumination, au Nirvana. — Voici, ô moines, la vérité sainte sur la douleur : la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort, la séparation d'avec ce qu'on aime, sont douleur. Voici l'origine de la douleur : c'est la soif de plaisir, la soif d'existence, la soif de mortalité. Et voici la vérité sur la suppression de la douleur : c'est l'extinction de cette soif, par l'anéantissement du désir. »

Cette sagesse qui nous paraît toute négative, devait conquérir l'Orient d'une manière incroyable. Malgré les oppositions des castes, malgré la toute-puissance du brahmanisme, le bouddhisme devait envahir les Indes, la Chine, le Japon, et même séduire jusqu'à la pensée occidentale. Bien que la doctrine primitive du Bouddha ait délibérément tourné le dos à toute discussion, n'étant pas un savoir, mais une règle de vie incomparablement plus douce que l'ascèse des Yoghis, elle tomba aux mains de sectateurs orgueilleux, qui, malgré leurs efforts pour garder l'unité, se partagèrent le monde et fondèrent d'après écoles, qui toutes voulurent avoir leurs docteurs et leurs saints. De toutes ces écoles, la plus célèbre et la plus féconde fut celle du Grand Véhicule dont les adeptes, tout en cherchant à réaliser en eux-mêmes la perfection, s'efforcèrent d'y gagner les autres hommes, par une bienveillance universelle envers tous les êtres animés, animaux et plantes.

Mais cet apostolat ne devait pas être combatif. Conformément à l'attitude foncière de l'âme asiatique, que le Bouddha a connue plus parfaitement que personne peut-être, la sagesse, ici, n'est pas source d'action ; elle est plutôt silence, apaisement intérieur, retour à l'ordre et au repos, où tous les êtres semblent confondus d'une vie diffuse et presque évanouie, après avoir éteint systématiquement, progressivement, toutes leurs passions, tous leurs désirs. Le Nirvana, qui est cet état bienheureux, n'est pas le néant, mais une sorte d'inconscience ineffable et heureuse<sup>1</sup>. Les spéculations des philosophes hindous et chinois travaillèrent à établir les bases scientifiques de cette sagesse suprême, et à l'intellectualiser. Et c'est ce

<sup>1</sup> Cf. Pinard de la Boullaye, *Recherches de science religieuse*, XVI, 466.

qui a séduit les Européens. A mesure que le pessimisme et le découragement gagnèrent nos penseurs, ils se tournèrent davantage vers cette règle de vie qui leur permettait de ne pas se poser les questions brûlantes de l'au-delà. Car pour le Bouddha il n'y a pas de Dieu ; non qu'il l'ait nié positivement ; mais, avec sérénité, il ignore son existence, et même, ce qui est logique, sa béatitude n'étant pas fondée sur la personne humaine, le problème des rapports de Dieu et de l'homme ne se pose pas pour lui.

La seule question brûlante qui demeure est celle du devenir. Il ne faut pas que l'homme continue d'exister d'une façon active. Il ne faut pas que, par ses actes, il soit la source d'autres actes, ou d'autres êtres, ou même de sa permanence. Qu'il se hâte, dans son unique désir, de se mêler à cette étoffe commune dont paraît être fait le « non-né, la seule issue pour ce qui est né, ce qui a été produit, ce qui a été fait »<sup>2</sup>, et que sa vie, dans sa rectitude, le soustraie à l'éternelle roue de la transmigration.

Car le malheur, c'est de vivre, et la mort n'y met point un terme. L'âme qui n'est point parvenue au Nirvana, est condamnée à recommencer sans cesse le cercle de l'existence sous une forme ou sous une autre, insecte ou homme. Toujours, ce qui a été une fois peut renaître, et c'est là le malheur suprême qui peut durer sans fin. La mort n'est véritablement qu'une émigration vers de nouvelles formes d'existence. A son tour, la doctrine de la transmigration fortifiait la bienveillance envers tous les êtres. Rien n'indique, en effet, le sort des âmes des proches et des parents. Ils peuvent nous accompagner dans la vie, ayant revêtu les formes des êtres qui nous entourent, bêtes des champs, animaux de nos basses-cours, et même fauves de la jungle. Tout être a donc droit à notre pitié. Cette terreur scrupuleuse de commettre un meurtre a été pour beaucoup de nations une école de douceur et d'humanité. Des esprits, un peu trop pressés, y ont vu quelque chose d'aussi beau que la charité chrétienne, et ce trait, joint à l'ardeur philosophique de certaines écoles bouddhistes, n'a pas peu contribué à son succès en Europe.

<sup>1</sup> Ibid., *Udâna* VIII, 3.

Nous ne nierons pas ce caractère séducteur du bouddhisme. Nous ne gagnerions rien à diminuer la réelle grandeur d'âmes qui ont su pratiquer dans la sincérité les enseignements du Bouddha, mais il faudra bien nous accorder qu'une sagesse comme celle-là, tout humaine, rien qu'humaine, ne peut satisfaire le désir profond qui est inscrit au fond de ces êtres que nous sommes, créés à l'image et à la ressemblance divine. En réalité, le Bouddha prêchait une doctrine contraire à ce désir le plus profond de l'homme qui est de converser avec son Dieu. Il avait vidé les cieux de toute présence ; ses fidèles l'y placèrent et avec lui quantité d'autres êtres, plus ou moins revêtus de la divinité. Ce n'est pas nous qui nous scandaliserons de ce que le bouddhisme vulgaire soit devenu, en fait, une idolâtrie ou un polythéisme — il y a là en réalité une saine réaction de l'esprit humain — mais le scandale, c'est que les âmes les plus hautes et les plus grandes se contentent d'une perversion de la religion, se nourrissent d'un succédané de béatitude désespérante et vide.

Le missionnaire, qui selon l'habitude européenne, a cru à l'intellectualité du bouddhisme, et arrive dans les marches du Tibet, se trouve complètement désemparé. Quels que soient les personnages qu'il rencontre, de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit, il n'entend que la même formule inlassablement répétée : *Om mani peme hom*. Les millions d'adeptes du Bouddha sont ainsi assujettis à un ritualisme beaucoup plus strict que celui des pharisiens de l'Evangile. Mgr Gianora en a parlé dans le « Courrier de Genève »<sup>1</sup>, mais il faut y insister, car c'est un spectacle saisissant et qui ne manque pas de grandeur, que de voir et d'entendre tout un peuple, du matin au soir, et dans tous les lieux, répéter la même formule : *Om mani peme hom*.

Cette formule est mentionnée pour la première fois par le missionnaire Guillaume de Rubruquis, en 1254, comme étant une invocation à Chenrezi, le fondateur mythologique

<sup>1</sup> Cf. *Courrier de Genève* du 16 octobre 1940.

du Tibet, que l'on connaît aussi sous le nom sanscrit de Padmapani, Seigneur du lotus. En effet, la prière semble bien d'origine sanscrite, et avoir été importée des Indes au Tibet, déjà dans les Oupanishads contemporaines du Bouddha. La première syllabe *Om* a été élevée à la dignité de symbole de Brahma ; le deuxième mot, *mani*, qui signifie la perle, le diamant, rappelle la fameuse perle noire, le principe parfait des Taoïstes chinois ; le troisième mot, *peme* ou *padme*, le lotus, évoque, d'après l'imagerie bouddhiste, le padmasâna, la session sur le lotus, c'est-à-dire l'instant où Çakia-Mouni, le Bouddha, arrive à l'illumination suprême. Malgré tout, il est difficile d'en donner une signification précise. Peut-être ne rappelle-t-elle que le but définitif de la méditation bouddhique qui est le Nirvana. Seulement, telle que la formule se récite, elle semble avoir revêtu un pouvoir magique, et n'être autre chose qu'un porte-bonheur pour éviter la terrible transmigration, car les mérites qu'elle procure ne dépendent pas de la dignité d'un état de l'âme, mais simplement de sa plus matérielle récitation, à laquelle doivent s'appliquer non seulement les hommes, mais tout l'univers, et spécialement les créatures mouvantes, telles que le vent ou l'eau, qui agitent sans cesse les banderoles qu'on leur abandonne, ou les moulins qu'ils font tourner.

Je me demande si dans la récitation mécanique de cette formule ne s'est pas exercée l'influence rivale du mahométisme. De nos jours encore, les hommes de peine, en Egypte, et les fellahs, récitent la profession de foi musulmane tout en travaillant, soit pour rythmer leur souffle, soit pour distraire leurs fatigues, et anciennement, les sectes mystiques arabes la répétaient jusqu'à épuisement, aux seules fins d'obtenir l'extase. Les Tibétains auraient renchéri, en matérialisant davantage ces gestes, en obligeant le croyant à la trouver partout, peinte sur les rochers en immenses lettres, gravée sur les pierres du chemin que l'on amoncelle alors en tas, soit sur le sommet des montagnes, soit au fond des vallées. Ces monceaux de pierres que, suivant les observances, les uns laissent à leur droite, les autres à leur gauche, sont fréquemment couronnés de branches d'arbre, auxquelles on a suspendu quantité d'omoplates ou d'autres ossements d'animaux, couverts en entier de cette prière : *Om mani peme hom.*

Au lieu de branches, on y trouve aussi des têtes de cerfs avec leur ramure, des têtes de bœufs ou de bouquetins, avec leurs cornes ramenées en croissant, ou retournées sur elles-mêmes. Le front de ces bêtes, tout blanc, est toujours recouvert de caractères, et ces caractères ne sont jamais que ceux de *om mani peme hom*. On les imprime même sur des crânes humains, sur des débris de squelettes humains que l'on entasse pareillement au bord des voies publiques.

Durant les longues heures de marche, car le Tibétain est grand voyageur, et les distances à parcourir sont immenses, on récite à mi-voix la formule, en filant entre ses doigts le chapelet de bois ou d'ossements. Mais le lama, comme le brigand, la récite, et c'est ce qui rend le missionnaire perplexe. Cette application à ce qu'on appelle couramment la prière, témoigne-t-elle vraiment d'un exercice religieux ? Y a-t-il dans ces âmes un vague pressentiment de la divinité ? La formule, en réalité, est tellement vide de sens, elle témoigne d'une foi si obscure en la croyance fondamentale du bouddhisme ! Il n'y a rien pour l'intelligence et le cœur ; il n'y a nulle invitation à l'âme. Jamais, en voyant une pratique si universelle et si profondément ancrée dans des millions d'êtres, le missionnaire n'a senti autant son cœur se serrer qu'en constatant le vide, le néant dont elles paraissent se nourrir.

*A suivre.*

Georges CORNUT